

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 6

Artikel: Ce que peut contenir une cuillerée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218571>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

infirmité, sont assurés de n'avoir jamais l'estomac dans les talons.

Une quantité de personnes ont trop de coeurs, alors, elles ne parviennent plus à les compter ; une foule n'en a pas assez et doit s'en contenter de deux ou trois seulement. En face de ces phénomènes, parlons de la sagesse de la nature !

Comme on le sait : l'homme se distingue des autres animaux par sa perversité, par son mauvais instinct, par sa méchanceté. Un zèbre, par exemple n'aura pas le cynisme de renverser un bon bourgeois d'une ruade après avoir mûrement réfléchi : un homme, oui.

Jamais vous n'entendrez une bête, même un cochon, tenir des propos obscènes ; un homme, oui.

Un cheval ne mentira pas ; un homme, oui.

Ce sont les raisons pour lesquelles les animaux restent inférieurs à l'homme. Le soir où un poulin viendra à sa mère et lui affirmera qu'il se rend au concert alors qu'il compte aller au ciné avec son amie, ce soir-là, dis-je, l'ordre des Ongulés imparidigites égalera en distinction l'ordre des Bimanes. Parfaitement.

L'homme, proclamais-je est perverti. En effet, il a perdu toute notion d'équité, il étaie un sans-gêne vraiment extraordinaire.

Tenez : j'ai connu un ministre... Quoi ? Mes relations distinguées vous étonnent ? Mon Dieu ! J'ai connu encore trois députés, deux concierges de grands bâtiments et un ambassadeur ou voyageur de commerce... alors ! Done, j'ai connu un ministre, un monsieur très sévère sur le chapitre de l'honnêteté qui ne rougissait plus de se livrer aux impostures suivantes :

Après le sixième verre de vin ou avant et pendant les fêtes patriotiques il ne manquait pas de chanter :

« A toi, patrie, à toi tout mon cœur, à toi tout mon cœur à jamais ! »

Deux jours plus tard — vous entendez bien ? — le monstre soupirait à l'église :

« O mon Dieu, je vous donne tout mon cœur, à jamais ! » en sachant qu'il n'en avait plus puisqu'il venait de l'offrir au pays.

Ce qui ne l'empêchait pas de chuchoter la nuit à l'oreille de sa femme :

« Adèle, du jour où je te connus, tu pris tout mon cœur, à jamais ! »

Peut-on être faux à ce point ? Je vous le demande.

Moi, de semblables mensonges m'écoutent. Aussi, quand je serai fiancé, j'exigerai de la franchise et serai franc. Je murmurerai sur les lèvres, dans l'œil d'Adélaïde — car je ne veux pas qu'elle s'appelle autrement qu'Adélaïde ! J'adore ce nom : Adélaïde — je murmurerai : « Adélaïde, je t'aime avec une force de trente chevaux-vapeur (30 H. P.), je te donne le ventricule gauche de mon cœur, soit la partie qui communique avec la grosse artère aorte ; toi, passe-moi une oreillette, veux-tu ? »

De cette façon j'aurai encore un ventricule et deux oreillettes, plus celle de ma fiancée, à dépenser en affections ; vous comprenez ?

Le cœur humain se dévoile d'une sensibilité excessive. Un rien suffit à le meurtrir. A ce propos, voici une anecdote authentique : Mon ami François sain de corps comme d'esprit, apte au service militaire, fort, plein de santé, eut le cœur broyé simplement à cause d'une fenêtre ouverte. Il se trouvait dans une chambre en compagnie d'une jeune fille qu'il adorait. Désignons-la par b (petit b). A l'improviste elle lui signifia qu'elle l'envoyait au diable, ouvrit la fenêtre, s'enfuit. Pft ! ...

Mon ami ouvrit la bouche tant il était surpris, il avala probablement un courant d'air, et, comme il possédait le cœur à la place de l'estomac, le courant d'air descendant de la cavité buccale dans le pharynx, dégringola jusqu'au fond de l'œsophage et occasionna un mal de cœur.

Mon ami se mit longtemps au régime des camomilles, tant et si bien que son cœur se transforma en estomac, à la fin il en eut mal à l'estomac et mourut cinquante ans plus tard en tue au cœur à l'âge de cinquante ans.

tombant d'un troisième étage sur une caisse à ordure, oublié imprudemment sur un trottoir.

De me souvenir de cette histoire, j'en ai le cœur gros et comme j'ai peur de voir grossir mon poing, laissez-moi me sauver, voulez-vous ?

Ah !... encore un conseil : Si vous soupçonnez votre épouse de vous dire des « blagues » et que vous désirez en avoir le cœur net, ce n'est pas nécessaire de le passer au papier de verre.

EH !... j'oublierai : si vous parlez à cœur ouvert à un ami intime, ayez soin de fermer les portes à clef ; et si vous croyez que les murs ont des oreilles, n'hésitez pas : enlevez les murs ! Ainsi vous serez tranquille. André Marcel.

LA MANIÈRE DE VIVRE DE NOS ANCÈTRES

(Suite).

Comment les Dames se doivent gouverner en leur vivre, pour conserver leur beauté.

OMME les hommes surpassent les Femmes en force, ainsi les femmes excellent-elles le plus du temps les Hommes en beauté. C'est pourquoi il ne faut point trouver estrange si elles sont curieuses de conserver ce qui semble leur appartenir de droit naturel. Joint que la beauté est cause qu'elles en sont plus aimées et caressées...

La beauté des personnes dépend non seulement de la juste proportion des membres, mais aussi de la bonne température du corps. Car bien que les membres soient tous exactement compassez, si est-ce que s'il y a quelque intemperature, elle gaste le teint, fait perdre le lustre, oste la grace et efface toute la beauté du cuir. Partant les Dames qui désirent conserver leur beauté, doivent choisir un air tempéré pour faire leur demeure ordinaire. Car l'air trop chaud hasle le visage, le trop froid le ternit, le trop humide le rend bouffi et le trop sec le fait ridé. Elles se doivent contregarder des rayons du soleil, du serain et des vents tant meridionaux que septentrionaux. L'usage des masques leur est fort utile contre l'injure du temps. Et quand l'air est bien tempéré, le masque est encore bien seant aux laides pour couvrir leur disformité, mais non pas aux belles. Car il ne sert plus alors qu'à cacher leur beauté, laquelle elles peuvent faire paroître à chacun, sans en recevoir aucune incommodité. Elles doivent toujours porter des couleurs agréables à l'œil. Le vert, le bleu et le violet resjouissent la veue. Parquoy ne font pas mal d'orner leurs doigts et enrichir leurs vêtemens de belles pierres précieuses, comme saphir, esmeraude, rubis et diamans.

Elles se doivent nourrir de viandes délicates bien tempérées et non abondantes en excréments, à fin d'engendrer un sang pur et exempt de suerflitez, qui leur donne une couleur vive et face le teint frais, par le moyen de ses douces vapeurs et rendre les joues vermeilles et la face claire, en esmaillant intérieurement de rouge le cuir qui est naturellement blanc. Il se faut abstenir des viandes extrêmement chaudes et seches, pour ce qu'elles engendrent abondance d'humeur bilieuse, qui rend le visage pâle et jaunastre, et de celles qui sont excessivement froides et seches, pour ce qu'elles rendent le cuir obscur et blaffart, par le moyen des humeurs mélancholiques, qu'elles engendrent. Pareillement des viandes fort froides et humides, pour ce qu'elles font le visage esclaré et bouffi. Par consequent toutes viandes grossières, visqueuses, venteuses et qui peuvent oppiller ne leur valent rien. Leur pain doit estre de pur frument, bien levé, un peu salé et cuit d'un jour ou deux. La chair de mouton, veau, chevreau, levrax, lapreux, poulets, pigeonneaux, perdreaux, phaisans, caillles, tourterelles, alloüettes et tous oyseaux de montagnes, leur est bonne. Mais la chair de porc, de bœuf, de lièvre et des oyseaux de rivière, ne leur est pas propre. Le poisson ne leur est guere, bon, parce qu'il est phlegmatique. Toutefois la sole, la truite et autres pareils poissons, nourris en eau courante, sablonneuse ou pierreuse, ne leur sont pas mauvais. Les œufs frais leur sont fort bons. La patisserie, les pois, les fèves,

les ails, les oignons, les fortes espices leur nuisent infiniment. Il leur est permis de manger en Esté quelque peu de fruits, quelques fois de la salade, quelques fois de la cressine nouvelle ou du fourrage de cressine ou quelques autres choses rafraîchissantes. Quant au boire, l'eau froide leur est extrêmement nuisible, si elle n'est bouillie. L'eau d'orge leur est bien meilleure. Un petit vin délicat trempé d'eau leur est convenable.

Il faut dormir et veiller faut garder une mediocrité. Car le trop dormir engendre superfluité d'humours, qui rendent le corps pesant, les sens stupides, les yeux chassieux et le visage bouffi. Le trop veiller desseche la personne, fait multiplier la cholera et donne mauvaise couleur. Il est permis aux Dames de dormir une heure davantage que les hommes, pour ce qu'elles sont de leur nature plus humides. A elles seules appartient de faire tous les jours honneur au soleil... (A suivre).

CE que peut contenir une cuillerée — Une cuillerée à soupe bien pleine contient.
24 grammes d'eau.
18 grammes d'huile.
30 grammes de sucre en poudre.
40 grammes de sel fin.
25 grammes de farine.

Une cuillerée à café contient :

5 grammes d'eau.
4,5 grammes d'huile.
6 grammes de sirop.
7 grammes de sucre.
6 grammes de farine.
10 grammes de sel fin.

Une pincée de fleurs ou feuilles pèse environ 4 ou 5 grammes, une poignée 25 à 30 grammes.

CETTE « POISON » DE MINISTRE

(Suite.)

— On y va ! mais, qu'est-ce qui lui prend à la Louise ? Ma parole ! elle m'appelle comme si j'étais sur un nid de guêpes ou bien comme si j'avais laissé mon chapeau sur la tête pour parler à un ministre. Ainsi je vous disais que le nôtre, on racontait hier au café qu'il avait dit dans son dernier sermon...

— Quoi ?

— Qu'on pouvait être bon patriote sans être radical. C'est un anarchiste alors, c'est sûr. Radical ou anarchiste il n'y a pas de milieu.

— Jean-Louis !

— On y va ! on y va ! Tâchez voir de trouver ce ministre, hein ! Je paye une bouteille et une fine si la Louise a dit vrai, mais y a pas de risques.

— Entendu... Je monte.

Et nous nous sauvâmes dans la grange pour y rire à notre aise et pour suivre sans être vus la scène qui allait se passer :

— Eh bien ! c'est du propre ce que tu as fait là ; tu peux te vanter d'avoir bien travaillé ! Et dire que ces monstres d'hommes accusent les femmes d'avoir mauvaise langue ! gros benêt ! sais-tu à qui tu parlais tout à l'heure ?

— Pardine ! au cousin de Paul Henriod qui fait des études par Lausanne et puis à un autre que je connais pas, qu'ils auront embauché pour les moissons.

— Sais-tu qui c'était cet autre ?

— Qui ?

— Le ministre, tu entends ? oui notre pasteur à qui tu as dit des choses... ! et si je t'avais pas appelé et empêché de continuer...

— Tais-toi, ce n'est pas possible ! Voyons, tu es sûre ? Eh bien si c'est ça, me voilà dans de beaux draps !

— Oui, dans de beaux draps. Qu'est-ce qu'il doit penser de toi et de ta famille ?

— Cette poison de ministre, va ! mais aussi qui est-ce qui l'aurait reconnu sous ces « salopettes » et cette blouse ? pas même ses conseillers de paroisse. Quand je disais du mal des ministres, il riait et il ajoutait...

— Si tu ne vivais pas comme un païen qui ne